Annales historiques de la Révolution française

343 | janvier-mars 2006
Varia

Philippe BOURDIN, Jean-Claude CARON et Mathias BERNARD (dir.), La voix et le geste, une approche socio-culturelle de la violence socio-politique

Jean-Clément Martin

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ahrf/10282
DOI : 10.4000/ahrf.10282
ISSN : 1952-403X

Éditeur :
Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée
Date de publication : 15 mars 2006
Pagination : 227-228
ISSN : 0003-4436

Référence électronique
Jean-Clément Martin, « Philippe BOURDIN, Jean-Claude CARON et Mathias BERNARD (dir.), La voix et le geste, une approche socio-culturelle de la violence socio-politique », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 343 | janvier-mars 2006, mis en ligne le 17 novembre 2008, consulté le 23 avril 2022. URL : http://journals.openedition.org/ahrf/10282 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ahrf.10282

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Philippe BOURDIN, Jean-Claude CARON et Mathias BERNARD (dir.), La voix et le geste, une approche socio-culturelle de la violence socio-politique

Jean-Clément Martin

RÉFÉRENCE

Philippe Bourdin, *Jean-Claude Caron et Mathias Bernard (dir.), La voix et le geste, une approche socio-culturelle de la violence socio-politique*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise-Pascal, 2005, 381 p., ISBN 2-84516-276-6, 38 €.

1 Il est toujours délicat de rendre compte d'un colloque lorsque celui-ci compte de nombreuses communications, la difficulté s'accroît lorsque celles-ci recouvrent des périodes très disparates et se situent dans des champs différents ; la tâche est quasi impossible quand l'objet même du colloque est d'inventorier des pistes de recherche autour d'un thème conjugué librement. Les organisateurs n'en ignoraient rien. Dans une introduction qui éclaire l'ambition de comprendre comment l'espace public se construit avec les représentations de la violence, exprimées par la voix et le geste, ils dressent le cadre dans lequel se sont inscrites les interventions autour de trois thèmes généraux : le corps politique mis en scène, les communautés combattantes et les miroirs de la violence.

2 Dans la première section, la gestion des émotions dépasse manifestement les encadrements politiques que ce soit avec l'article de Raymonde Monnier pour les promoteurs des théories antiques et anglaises à propos du tyrannicide, débordés par des militants plus radicaux, ou avec celui de Michel Biard à propos des discours

stigmatisant les représentants en mission en l'an III, dont les descriptions stylisées mettent en définitive la politique violente hors du champ du débat, ou encore avec celui de Jean-Luc Chappey, qui étudiant les cris de vengeance liés à l'assassinat de Rastadt, en avril 1799, montre l'incapacité des autorités à contrôler l'émotion produite. Les funérailles et leurs rites sont étudiés par Bernard Gainot, à propos des généraux morts à la fin du Directoire, et par Emmanuel Fureix, à propos des opposants au régime de la Monarchie de Juillet. Les symboles et les signes des cérémonies officielles évacuent les émotions dans la première période, tandis que les sentiments communautaires apparaissent davantage dans la deuxième période pendant ces cérémonies populaires. La difficulté de faire parler les archives sur de tels sujets pourrait être une des conclusions à tirer de l'article de Pascal Gibert à propos des tontes au moment de la Libération en 1944, car celles-ci peuvent être considérées paradoxalement comme des exutoires à la violence. La combinaison des textes, des photographies et des témoignages permet cette interprétation, délicate à tenir lorsque les comptes rendus laissés dans les archives sont les seuls moyens pour saisir l'épaisseur socio-culturelle d'une époque éloignée.

3 Ce genre de difficulté se retrouve dans la deuxième section, qui traite exclusivement des XIX^e^ et XX^e^ siècles. Les exemples étudiés, notamment les souvenirs des blessés de 1848 par Louis Hincker, des représentations personnelles des grèves au Creusot par Jean-Claude Caron, des témoignages sur les grèves de la Belle Époque par Rémi Cazals, ou les stratégies de provocations dans les discours des femmes dans les années 1968, attestent de la nécessité de rapporter à des contextes larges et bien documentés des prises de parole ou des gestes pour pouvoir les interpréter sans erreur. Que la Carmagnole puisse être chantée au Creusot à la fin du XIX^e^ ou dans les manifestations féministes de la fin du XX^e^ siècle ne permet pas d'établir des liens entre des groupes qui piochent librement dans un arsenal de représentations dont le sens précis est ignoré de fait puisque ce qui compte est la charge émotionnelle et les liens implicites qui sont réalisés. Ainsi c'est davantage avec les pétroleuses de la Commune qu'avec les sans-culottes de la Révolution que les militantes féministes du XX^e^ siècle se trouvent en affinité implicite ! Le geste et la voix gardent ainsi des spécificités dans l'usage de leurs symboliques, et des détournements, que les lecteurs d'archives muettes doivent savoir décrypter avec prudence.

4 La dernière section apporte confirmation de la nécessité de ces précautions. Les images s'imposent d'elles-mêmes. Michelet, dans l'article de Paule Petitier, transmet sa propre sidération devant la violence exercée à l'encontre des femmes et des enfants à propos des massacres de la Révolution française, et ne cherche pas à expliquer mais à montrer, excluant le geste politique de ces descriptions. Barthélémy Jobert, s'intéressant aux représentations des « parlementaires » en incluant tous les représentants des assemblées de la Révolution à la fin du XIX^e^ siècle, conclut sur le signe unique du bras tendu qui les identifie dans leur volonté d'entraîner et de rassembler, geste codé transmis par les générations. Cette transmission de codes est sans doute la clé de l'analyse du théâtre attaché à rendre l'histoire contemporaine de la Révolution, de Philippe Bourdin, mais cette fois-ci dans l'épaisseur contradictoire des codes immédiats, la rue et le théâtre se mêlant en subissant les demandes politiques. Ce sont moins les lectures politiques que des pratiques plus communautaires qui expliquent l'usage du sifflet au théâtre pendant le XIX^e^ siècle, comme le propose Jean-Claude

Caron. Les articles consacrés à la chanteuse Colette Magny et aux attentats du métro parisien de 1992 relèvent enfin d'horizons bien différents.

5 C'est au final, une introduction à une approche complexe que ce colloque propose. J.-C. Caron conclut une de ses interventions en insistant sur cet aspect programmatique, renvoyant à la nécessité d'incorporer les textes qui rappellent des « voix » et des « gestes » dans des ensembles plus larges qui sont les dimensions culturelles dans lesquelles les acteurs de ces performances se trouvent. L'historien doit se faire éventuellement anthropologue, sémiologue, comparatiste, pour donner à ces signes les sens qu'ils ont possédés au moment de leur accomplissement, certainement compris par les contemporains, mais pas toujours retranscrits « fidèlement » dans des archives. Celles-ci sont occupées davantage à garder la mémoire des actes volontaires des autorités, parfois désireuses de faire oublier que leurs propres performances sont demeurées incomprises, ou sont obnubilées par la trace d'actes plus ou moins transgressifs, quand ce n'est pas par le désir de quelque élite de faire durer l'écho d'un sentiment. La recherche est ouverte.